

Nabil Ayouch, Eric Ellena et Gérard Vaugeois présentent :



Un film de Nabil Ayouch

Distribué par Les Films de L'Atalante

Une coproduction

Ali n' Productions

Les Films du Nouveau Monde

French Connection Films

Durée: 1h22

Sortie le 8 février 2012

Le Conflit israélo-palestinien en 30 dates

- 125 après J. C. : Les Romains écrasent la dernière révolte hébraïque
- 1898 : Herzl écrit L'État des Juifs
- 2 novembre 1917 : Déclaration Balfour
- 29 novembre 1947 : L'ONU partage la Palestine en un Etat juif, un Etat arabe et une zone internationale pour Jérusalem
- 14 mai 1948 : Déclaration d'indépendance d'Israël, première guerre israélo-arabe et expulsion de 800 000 Palestiniens
- Février-juillet 1949 : Armistices israélo-arabes
- Octobre-novembre 1956 : Guerre israélo-franco-britannique contre l'Égypte
- 30 mai 1964 : Création de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP)
- Juin 1967 : Guerre des Six-Jours. Israël occupe Jérusalem-Est, la Cisjordanie et la bande de Gaza (ainsi que le Sinaï et le Golan)
- Septembre 1970, dit « Septembre noir » : Le roi Hussein massacre les Palestiniens en Jordanie
- Octobre 1973 : Guerre de Kippour ou du Ramadan
- 1975-1990 : Guerre civile au Liban
- 17 mai 1977 : Première victoire de la droite en Israël
- 17 septembre 1978 : Accords israélo-égypto-américain à Camp David
- 10 juin 1982 : Israël envahit le Liban
- 7 décembre 1987 : La première Intifada éclate
- 30 octobre 1991 : Conférence à Madrid au lendemain de la guerre du Golfe
- 13 septembre 1993 : Signature des Accords d'Oslo
- 4 novembre 1995 : Itzhak Rabin assassiné
- Juillet 2000 : Échec du sommet israélo-palestino-américain de Camp David
- 29 septembre 2000 : La visite d'Ariel Sharon sur l'Esplanade des mosquées provoque la seconde Intifada
- 11 septembre 2001 : Attentats de New York et de Washington
- mars-juin 2002 : Ariel Sharon reconquiert la Cisjordanie
- 14 août 2005 : Désengagement unilatéral israélien de Gaza
- 25 janvier 2006 : Le Hamas remporte les élections palestiniennes
- 12 juillet 2006 : Nouvelle intervention israélienne au Liban
- Décembre 2008 – janvier 2009 : Massacre à Gaza
- 4 juin 2009 : Discours de Barack Obama au Caire
- Été 2011 : « Mouvement des tentes » en Israël
- 23 septembre 2011 : Candidature de l'Etat de Palestine à l'ONU





Je suis né en France en 1969, d'un père musulman marocain et d'une mère juive, d'origine tunisienne.
Pour la communauté juive qui m'entourait, j'étais cet enfant un peu particulier, fruit d'un mariage pas accepté, jamais digéré.
Au Maroc, j'étais le fils de la juive.

Je ne pense pas avoir souffert des non-dits, des chuchotements, des jugements, car je refusais de les entendre.
J'ai souffert d'un conflit qui alimentait toutes les conversations, qui résonnait constamment au sein de mes deux familles.
Un conflit, dans une contrée lointaine, entre deux peuples qui se battaient pour la même terre.
Ce conflit ne m'a jamais quitté.
Il a forgé ma conscience politique, il a éveillé ma capacité de révolte, il a surtout défini la plupart des rapports que j'entretiens avec le Monde qui m'entoure.

Ainsi, j'ai longtemps boycotté Israël.
J'ai même longtemps refusé d'écouter l'opinion ou de connaître l'histoire israéliennes.
Pour moi, il y avait un agresseur et des agressés.
Aujourd'hui encore, je reste convaincu que l'injustice que subit le peuple palestinien est immense.

Mais entre temps, j'ai franchi le pas.

J'ai rencontré des fantômes, ces vieux réfugiés palestiniens qui ont dû fuir leur terre en 1948 et qui vivent depuis dans des camps au Liban...
Il n'en reste que très peu mais ceux qui restent m'ont raconté leur histoire.

Et j'ai voulu la faire entendre à de jeunes israéliens de 20 ans qui habitent aujourd'hui sur les mêmes lieux que là où vivaient ces Palestiniens. Des jeunes qui se sentent viscéralement attachés à la terre où ils sont nés, où ils ont grandi.
Des jeunes aux convictions politiques souvent nationalistes, qui vivent dans le déni.
Des jeunes auxquels il manque la mémoire.

Je n'étais pas sûr que ça changerait quoi que soit, ni même qu'ils accepteraient d'aller à la rencontre de ce passé qu'ils occultent, pourtant si présent autour d'eux.
Mais j'avais envie d'essayer. J'avais surtout envie d'y croire...

Voix off du début du film



Carnets de bord

J'ai voulu faire un film sur la mémoire.
La mémoire d'une terre.
La mémoire figée d'un côté, comme si le temps s'était arrêté.
La mémoire oubliée ou jamais apprise, de l'autre côté.

Tout a commencé en 2003 quand, pour la première fois, j'ai accepté d'aller en Israël. J'avais, par le passé, maintes fois été invité à participer à des festivals et autres manifestations culturelles. Chaque fois, j'opposais le même refus ou les mêmes conditions à ma venue, que je savais impossibles à honorer pour ceux qui souhaitaient ma présence. A savoir, montrer mon film avant tout dans les territoires occupés, dormir dans la partie arabe de Jérusalem, avoir une tribune dans les médias pour dénoncer la politique de l'état d'Israël et surtout ne pas être contrôlé à la frontière par un officier ou quelconque représentant d'une administration israélienne, tout simplement car je ne voulais pas donner ce droit à un état que je ne reconnaissais pas dans ses frontières.

Au fond de moi, je savais que ces conditions étaient réhabilitaires mais je m'y accrochais avec force comme à une bouée, un rempart. Pourtant, un jour de janvier 2003, une israélienne m'a répondu « oui » au téléphone. Comme j'avais du mal à le croire (ou je n'en avais pas envie), elle a pris l'avion et on s'est donné rendez-vous à Paris. Notre conversation a duré plus de quatre heures. Elle a compris à quel point mes positions étaient inflexibles, mais elle m'a aussi ouvert des portes, des pistes de réflexion vers une réalité pas forcément aussi blanche ou noire que je ne le croyais. Cette femme, c'est Yael Perlov, professeur de cinéma à l'Université de Tel Aviv et fille du plus grand documentariste israélien, David Perlov.

Yael est devenue mon amie. Parce qu'elle a tenu parole.
En descendant de l'avion d'Air France, sur le tarmac de l'aéroport de Tel Aviv, j'étais transi d'appréhension. J'imaginai ces interminables contrôles à la frontière qui ont donné une réputation (justifiée) tellement abominable à la police de l'air israélienne. J'imaginai surtout ce qu'aurait pu être ma réaction. Au lieu de ça, j'ai aperçu la tignasse rousse, et reconnaissable entre mille, de Yael qui m'attendait au pied de l'avion, dans une voiture. Aucun contrôle de passeport, aucune formalité. Yael avait tout réglé sans que je ne comprenne, aujourd'hui encore, comment elle avait fait.

Le soir même, on projetait « Ali Zaoua » dans un vieux théâtre de Jérusalem Est. Conformément à mon souhait, la salle était pleine pour moitié d'étudiants palestiniens, et pour moitié d'étudiants israéliens venus spécialement de Tel Aviv. L'ambiance était surréaliste, magique. La plupart d'entre eux n'avait jamais côtoyé l'autre partie.
Le lendemain, j'animais une master class à Nazareth avec l'acteur américain, Richard Gere, très engagé dans le conflit, avec qui j'ai noué une belle relation de respect.

Le lendemain, j'ai emmené Yael à Ramallah.
Elle était complètement paniquée, persuadée qu'elle se ferait égorgée dès que les Palestiniens apprendraient qu'elle était israélienne. Elle a pourtant fini par me suivre, passant le check-point à pied, avec les Palestiniens, car l'entrée dans les territoires occupés est interdite aux Israéliens.

Durant la journée, nous avons arpenté toute la ville, puis les rues d'un camp de réfugiés à la périphérie de Ramallah. Le soir, « Ali Zaoua » a été projeté au cinéma Al Kasaba. Comme il était trop tard pour rentrer à Jérusalem, nous avons dormi chez Khaled, le directeur du cinéma. La première chose que Khaled ait dite à Yael quand elle est entrée chez lui est : « Tu es la deuxième personne israélienne à entrer chez moi. La première était un soldat venu m'arrêter... »

Une nuit entière à refaire le monde.

Depuis, Yael a envoyé des dizaines de films en douce à Khaled, qu'elle a « emprunté » à la cinémathèque de Tel Aviv, sur la mémoire palestinienne d'avant 48.

Le dernier jour, je suis allé à Tel Aviv montrer « Ali Zaoua » à l'Université et débattre avec les étudiants. L'actrice Loubna Azabal, avec qui je venais de terminer le tournage de « Une minute de soleil en moins » était venue assister au débat et l'a filmé. Loubna finissait juste le tournage de « Paradise Now » à Nazareth, où j'étais allé lui rendre visite quelques jours auparavant.

Ce débat fut libre, décomplexé. J'ai parlé à ces 300 étudiants de cinéma, de liberté d'expression, d'oppression, des droits fondamentaux du peuple palestinien, de la politique raciste de leur état... Je leur ai dit pourquoi je ne le reconnaissais pas et je leur ai demandé, chaque jour en se réveillant, de se regarder dans la glace et de se questionner : « Qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui pour mettre fin à l'occupation ? ».

Certains, ulcérés, ont quitté la salle. La plupart sont restés. A la fin, certains sont venus me remercier de leur avoir parlé avec une telle franchise.

Jamais, je n'oublierai ce voyage. Fondateur, à bien des égards.

Jamais, je n'oublierai mon amie Yael Perlov grâce à qui un projet de film, devenu quelques années plus tard « My Land », a pu voir le jour en ce mois de juin 2003.

Quand la petite histoire rencontre la grande Histoire

Le regard que je porte sur ce conflit est celui d'un homme, issu d'un mariage mixte, entre deux cultures, deux religions, deux appartenances.

J'ai grandi en France selon une éducation laïque dans une ville très communautaire, Sarcelles, où Juifs et Arabes tentaient de cohabiter. Très vite, le conflit israélo-palestinien a fait irruption dans ma vie. Très vite, j'ai constaté que mon identité et ma conscience politique commençaient à se forger en grande partie autour de ce conflit. Pendant des années, j'ai senti deux parties de moi se battre l'une contre l'autre sans que je n'arrive à l'exprimer.

Très vite, ce conflit est devenu mon conflit.

Deux choses m'ont sauvé.

Le cinéma, comme formidable vecteur pour transmettre des mots et des idées.

Et mon arrivée au Maroc, pays que j'ai approché progressivement pendant toute mon enfance et mon adolescence et dans lequel j'ai décidé de m'installer il y a 12 ans.

Paradoxalement, alors que le Maroc est un pays où la cause palestinienne est présente dans le cœur de tout un peuple, la relation entre Musulmans et Juifs est apaisée. Cela s'explique probablement par une cohabitation ancestrale, en tout point similaire à celle des Arabes et des Juifs en Palestine avant la création de l'état d'Israël, mais aussi par une tradition de vie communautaire où la place de la religion reste centrale. C'est sur ce socle que je me suis appuyé pour commencer à être fier de ce que j'ai longtemps cherché à cacher, ma double identité.

La France m'a donné une éducation, un mode de pensée et une culture.

Le Maroc m'a donné des racines, des valeurs et un mode d'expression.

Alors que mes précédents films ont tous, d'une façon ou d'une autre, abordé la thématique de la quête identitaire, aujourd'hui ce film va me permettre d'aller au bout de cette quête et de poser mon regard sur ce conflit.

Un regard sincère, personnel, à la fois réaliste et rêveur.



Les Palestiniens

Ils sont aujourd'hui divisés en plusieurs entités éclatées.

Une partie des Palestiniens de 1948 se trouve dans les territoires occupés, Jérusalem est, la Cisjordanie et la bande de Gaza, où ils vivent dans des villes, villages ou dans des camps. Une autre constitue la diaspora palestinienne qui a émigré en Europe, aux Etats-Unis, dans les pays arabes, où elle a le plus souvent réussi à s'intégrer et à trouver de nouveaux repères.

Une troisième partie du peuple palestinien est restée sur place en 1948 et est devenue de facto israélienne. Enfin, une frange importante de ceux qui ont fui en 1948 se retrouve depuis lors dans des camps de réfugiés, majoritairement au Liban et en Jordanie, où ils vivent souvent dans des conditions misérables.

Même si tous ont gardé et entretiennent le souvenir de la Palestine historique, ils observent avec beaucoup de lucidité l'évolution de la situation sur le terrain.

J'ai choisi de m'intéresser plus particulièrement à la partie du peuple palestinien, qui vit dans les camps du Liban, dont certains sont devenus tragiquement célèbres tels que Sabra et Chatila, et qui subit une double peine au quotidien. Celle d'avoir perdu leur terre et celle de n'avoir jamais eu la possibilité de s'intégrer dans leur pays d'accueil car on leur refuse le droit au travail et à la citoyenneté.

Cette frange de la société palestinienne a connu l'exode et vit aujourd'hui le déracinement sans aucun espoir concret.

Pourtant, en allant à leur rencontre, je me suis aperçu à quel point leur dignité était intacte. Contrairement à ce qu'on a voulu dire ou croire, ils vivent dans le souvenir mais pas dans l'obsession. Leurs mots sont pesés, justes.

Je m'attendais à un langage aigri, prônant la haine et la vengeance et j'ai trouvé des êtres humains qui, alors qu'ils ont tout perdu, prônent des valeurs telles que la justice et le respect.

Chacun des protagonistes de ce film a son histoire. Oum Suleiman, Abou Afif Abou Hassan, Abou Nabil Kurdieh, Mahmoud Barakeh, Khadija Gharabli, Mohammad Saleh Daoud..., ont tous environ 80 ans. Ils sont nés en Palestine, y ont grandi et ont connu l'exil en 1948. Depuis, ils ne sont plus jamais retournés sur leur terre. Cette terre, ils la rêvent et la vivent par procuration.

Ils ont chacun leurs mots pour raconter leur histoire, l'histoire d'une vie qu'ils transmettent à leurs petits-enfants, Hussein et Mohamed, qui viennent eux aussi, par instant, apporter le ressenti d'une jeunesse palestinienne à ces témoignages.



Les Israéliens

Les Israéliens sont passés par toutes les phases depuis 1948. La joie, l'espoir, la guerre, la volonté de paix, les conquêtes, la peur panique des voisins, l'obsession sécuritaire, l'inflexibilité et même aujourd'hui, pour certains, une forme profonde de désintérêt.

Alors qu'une partie de la société israélienne s'arc-boute sur ses valeurs et la défense de l'identité d'un état juif, à travers des positions très radicales et des conditions quasi inacceptables aux yeux de la communauté internationale, une autre partie a décidé de se détourner du conflit, tout simplement en l'oubliant.

Cette dernière frange de la population est constituée majoritairement de la jeunesse israélienne. Elle a vécu les espoirs de paix d'Oslo et de Camp David, a approché la guerre pendant leur service militaire (obligatoire), a subi les attentats suicides et vit aujourd'hui la séparation – mentale et physique - avec les Palestiniens, séparation largement consolidée par le mur qui encercle Israël et emprisonne les territoires Palestiniens. Cette jeunesse israélienne ne voit et n'envisage plus d'issue au conflit. Elle est déçue, désabusée. Les manuels scolaires, les médias, la peur, leur ont appris à oublier la mémoire palestinienne et la politique de leurs gouvernements est venue les conforter dans leur oubli, leur négation du « problème » palestinien.

En allant à Tel Aviv, Haifa, Jérusalem Ouest, il est flagrant d'observer à quel point, dans leur grande majorité, ceux qui construiront demain l'avenir de leur pays ont les yeux désormais tournés vers l'Occident pour mieux oublier qu'ils vivent en Orient. Ils vont à la plage, portent des vêtements branchés, défilent à la parade de la Gay Pride, voyagent et vont étudier dans les grandes universités américaines, sortent en boîte de nuit, parfois échantent avec leurs amis arabes israéliens, mais en majorité refusent tout contact avec ce qui peut leur rappeler le conflit.

Leur conscience s'est endormie, aidée en cela par toute une série de mesures rendant impossible le contact avec les Palestiniens, au premier rang desquelles l'interdiction absolue qui leur est faite de se rendre en Cisjordanie et à Gaza.

Alors, pour ne pas avoir à se rappeler, ils préfèrent tout oublier.

L'oubli comme une thérapie, l'oubli comme seul moyen de construire leur avenir. Dans leur esprit, les Palestiniens sont passés d'un statut de peuple à un statut de concept, abstrait, aux contours flous et aux revendications de toute façon inacceptables.





J'ai rencontré cette jeunesse israélienne. Shai, Mika, Noga, Efrat, Joel, Shimon sont tous très connectés à « leur terre ». Ils ont des doutes parfois. Ils ont surtout des opinions, des croyances différentes, qu'ils expriment dans ce film.

Progressivement, ils s'ouvrent, évoluent, jusqu'à se confronter à cette mémoire, jusque là occultée, en acceptant d'entendre des fantômes revenir leur parler. Ces Palestiniens qui ont vécu précisément sur la terre où eux habitent aujourd'hui, dans le même village, ressurgis d'un passé pas si lointain, qui à travers un écran interposés, leur racontent « leur histoire »...

Des vieux qui ont tout perdu.
Des jeunes qui ont tout oublié.
Ils peuvent devenir les premiers héros d'une réalité qui reste à construire.

Nabil Ayouch



Nabil Ayouch

En 1997, nabil Ayouch réalise son premier long métrage, «Mektoub», qui comme «Ali Zaoua» (2000) a représenté le Maroc aux Oscars, puis viennent «Une minute de Soleil en moins» (2003) et «Whatever Lola Wants» (2008), produit par Pathé. Son premier court-métrage en 1992, « Les Pierres bleues du Désert » révèle Jamel Debouzze.

En 2009, il conçoit et met en scène le spectacle de clôture du Forum Economique Mondial de Davos, après avoir mis en scène plusieurs spectacles vivants tel que l'ouverture du Temps du Maroc en France au Château de Versailles en 1999.

Nabil Ayouch crée en 1999 Ali n' Productions, société avec laquelle il aide de jeunes réalisateurs à se lancer grâce à des initiatives telles que le Prix Mohamed Reggab, concours de scénario et production de 8 courts métrages en 35 mm. Entre 2005 et 2010, il produit 40 films de genre dans le cadre de la Film Industry. En 2006, il lance le programme Meda Films Development - avec le soutien de l'Union Européenne et de la Fondation du Festival International du Film de Marrakech- une structure d'accompagnement des producteurs et scénaristes des dix pays de la Rive Sud de la Méditerranée, dans la phase de développement de leurs films.

Nabil Ayouch fonde le G.A.R.P. (Groupement des Auteurs, Réalisateurs, Producteurs) en 2002 et la «Coalition Marocaine pour la Diversité Culturelle» en 2003. En 2008, il participe à la création de l'Association Marocaine de lutte contre le Piratage, qu'il préside.

En 2012 verra la sortie de son premier long métrage documentaire, «My Land» primé au dernier Festival du Film National de Tanger, qu'il a tourné au Proche-Orient. Actuellement, Nabil Ayouch prépare son prochain film « Les étoiles de Sidi Moumen » qu'il vient de tourner.





Presse :
Anne Guimet
+ 33 6 89 88 34 50
aguimet@free.fr

Programmation :
Claude François
+ 33 3 20 81 02 14
filmsprog@gmail.com

